

artpress

ART CONTEMPORAIN AU PROCHE-ORIENT / ART IN THE MIDDLE EAST

MARIO GARCIA TORRES MUSÉES DE STRASBOURG

PIERRE GUYOTAT BERNARD COMMENT FREDRIC JAMESON



341

BILINGUAL (FRENCH/ENGLISH)

JANVIER 2008

FRANCE Métropolitaine : 6,40 €

DOM : 7,60 € - TOM : 1060 XPF
BEL, LUX, ESP : 7,60 €
CAN : 10,45 \$CA - CH : 13 FS
UK : 4,50 £ - MAROC : 69 MAD
GR : 8,10 € - PORT. CONT.: 7,40 €

M 08242 - 341 - F: 6,40 €



l'ultime tabou

l'art contemporain au féminin

Arwad Esber

■ On ne peut aborder l'art au Moyen-Orient sans se poser une question fondamentale : comment une expression individuelle peut-elle exister dans une société fondée sur des structures communautaires ne reconnaissant pas à l'individu son droit à la liberté de pensée ou d'expression ? Au Moyen-Orient, bien plus que dans d'autres parties du monde, histoire, religion et société pèsent de tout leur poids sur la gestion du quotidien. L'entrée dans l'ère du progrès technologique et de la communication met en danger les coutumes et les normes sociales qui s'appuient sur un enchevêtrement de diktats religieux, de superstitions et de croyances populaires. Le corps de la femme et la place qu'il peut occuper dans la cité font partie des problèmes majeurs auxquels fait face cette société aujourd'hui. Et Internet devient l'espace témoin privilégié de cette confrontation entre archaïsme et technologie contemporaine. En effet, de l'interdiction pour une femme de s'asseoir sur une chaise, à celle de s'allonger auprès d'un mur (car, dans la langue arabe, «mur» est un substantif masculin), tous les délires sont aujourd'hui permis. Il suffit d'une recherche rapide sur le web via Google arabe, avec pour mots-clés : *Fatwas concernant les femmes.*

Comment des femmes artistes peuvent-elles traiter la question du corps quand on ne reconnaît pas à l'individu, et encore moins à la femme, son droit absolu sur son propre corps et sur sa vie ? Comment aborder la sexualité lorsque les valeurs morales sont encore toutes-puissantes et qu'il existe une séparation entre la rue et l'espace privé ? La femme est enfermée dans ces nouveaux harems que sont les contraintes sociales et les limites définies par la religion. Se pose, aussi, le réel problème de la présence de son corps dans la cité.

Il est nécessaire, de plus, de s'interroger sur le statut de l'image, au moment où nous sommes les témoins d'une quasi-pornographie des images médiatiques. Tout devient image : humiliations, lynchages, lapidations, corps dénudés, circulent sur les petits écrans et les téléphones portables. L'image tendrait-elle à remplacer le Verbe ? On est en droit de se demander si, à l'instar du Verbe chez les Arabes (où le mot EST la chose), toute image

ne devient pas réalité. Pour les artistes arabes donc, et notamment pour les femmes artistes, représenter le corps féminin ou aborder l'érotisme, leur propre sexualité, cela relève de la transgression et de l'ultime tabou. C'est sans doute pourquoi très peu d'artistes femmes abordent le sujet dans leur travail. L'exil est, souvent, la situation partagée par ces femmes de l'Orient qui sont à la recherche d'elles-mêmes, et qui s'approprient le droit de la représentation ou l'exposition du corps féminin. Ghada Amer, Lamia Ziadé, Ninar Esber ou Laila Muraywid ont pris une certaine distance géographique et une liberté dont elles ne pourraient sans doute pas jouir si elles vivaient au Moyen-Orient.

Là-bas

Mais qu'en est-il de celles vivant encore au Liban et en Syrie ?

Iman al Ibraheem vit à Alep dans un milieu très conservateur, et elle ne jouit pas d'une très grande liberté. Poète, elle a commencé, il y a quelque temps, un travail photographique intime dans l'espace privé de sa chambre. Iman réalise des autoportraits. Elle est son propre sujet, mais on ne voit jamais son visage, qu'elle prend bien soin de cacher. Le corps, jamais dénudé, est dans une position d'appel érotique, et d'attente aussi : *«Parce que dans un contexte social, on ne peut facilement être soi et se révéler telle que l'on est, la photo me permet de découvrir une part inconnue en moi.»* Les photos d'Iman captent un peu de son âme, de ses rêves et de sa sensualité autrement mise en retrait. Ses photos sont une exploration de ses émotions, de ses désirs. Le cadre est réduit, l'espace fermé : c'est la seule possibilité de déploiement de l'expression d'un désir de liberté. Mais, de ce corps partagé entre la pénombre et la lumière crue d'une lampe, corps qui retient ce qu'il veut donner à voir, la pudeur et la réserve ressortent. Expressions ultimes d'une solitude, de l'isolement. Cela n'a plus rien à voir avec la tradition du «deshabillé» qui a engendré en Syrie une industrie de lingerie érotique. Les modèles, matérialisation de fantasmes et d'expressions populaires relatives au sexe de

la femme ou inspirés de l'Occident, sont non seulement destinés à l'exportation, mais aussi vendus dans des boutiques spécialisées en plein cœur du vieux Damas. Ces boutiques vendent aussi des voiles islamiques, et les futures jeunes mariées, voilées selon «la loi islamique», viennent y faire des achats pour leur trousseau : des sous-vêtements coquins ou délirants qu'elles porteront dans l'intimité de la chambre pour l'heureux mari, chaque femme devenant, l'espace d'une soirée, créatrice d'une situation érotique et faisant sa propre «performance» dans l'espace privé. Iman al Ibraheem ne s'inscrit pas dans cette «norme» érotique de la communauté qui «matérialise» les métaphores du langage amoureux et érotique.

Au Liban, religion et société ne diffèrent pas tellement de leur version syrienne, mais un espace de relative liberté individuelle a pu être créé, notamment en raison de (ou grâce à ?) la guerre civile, laquelle a certainement renforcé le repli communautaire, mais a aussi contribué, notamment dans les générations nées pendant et après la guerre, à secouer, sinon à détruire certains tabous. Ce désir de «destruction de tabous» est parfois à la source d'une expression artistique qui relève de la revendication plus que de la création. En mars 2007, *Erotika*, une exposition de peintures néo-pop de deux jeunes Libanaises, Nayla Karam et Maria Sarkis, à la galerie Surface libre (située dans la banlieue chrétienne de Beyrouth, il est important de le préciser !), sur l'homosexualité, le fétichisme, l'onanisme, va à l'encontre d'une société encore très inhibée et «hypocrite» en matière de sexualité. Titre d'une des œuvres : *Auto-érotisme*. Dans des tons vert et rose, une femme acéphale se caresse et se masturbe, sa main glissée à l'intérieur de son slip. Ni visage ni sexe, c'est le geste lui-même qui est mis en avant. Ce n'est sans doute que le début d'un travail qui en est encore à ses balbutiements. Si la démarche mérite d'être relevée, seules la distance et la maturité de la réflexion permettront de dépasser le geste revendicateur et d'aller plus loin dans le processus qui aboutirait à une véritable création.



NINAR ESBER. «La flûte enchantée» (extrait de la série «Pin Up»). 2004. Photographie couleur. Dimensions variables. (Court. de l'artiste)
"The Magic Flute" (from the "Pinup" series). Color photograph. Dimensions variable

The Final Taboo

■ One cannot discuss art in the Middle East without asking one fundamental question: how is individual expression possible in a society based on community structures that do not recognize the individual right to freedom of thought and expression? In the Middle East, much more than in other parts of the world, history, religion and society are powerfully present in everyday life. At the same time, technological progress, particularly in the field of communication, is threatening a set of social customs and norms founded on a tangle of religious diktats, superstition and popular beliefs. The female body and its position in today's *polis* is one of the major problems that this society will have to grapple with. And Internet is becoming the key arena for this confrontation between archaism and contemporary technology. From the prohibition on women sitting on a chair or laying down beside a wall (because "wall" in Arab is a masculine noun), all kinds of madness is allowed nowadays. Just try "fatwas on woman" on the Arab version of Google.

How, then, can women address the question of the body when no individual, and even more so, no woman, is allowed sovereignty over their body and over their life? How can they deal with sexuality when moral values are all-powerful and when the street and private space are worlds apart? For women are locked away in the new harems that are the social constraints and limits defined by religion. And then, on top of that, there is the very real issue of the body and its presence in society.

It is also necessary to ask a few questions about the status of the image at a time when we are seeing an almost pornographic spate of media output. Everything has its image, like the humiliations, lynchings, stonings and naked bodies that pop up on our cell phones. Is the image in the process of replacing the Word? We are justified in wondering if, like the Word with the Arabs (for whom the word *is* the thing), images are not all becoming reality.

For Arab artists, then, and especially for Arab women artists, to represent the female body or broach the subject of eroticism, their own sexuality, is to transgress the final taboo. That is no doubt why so few women artists address this subject. Many of these Oriental women who are in search of their identities and are appropriating the right to represent or display the female body are also in exile. Ghada Amer, Lamia Ziadé, Ninar Esber and Laila Muraywid live at a certain geographical distance from the Middle East, and enjoy a freedom that they probably wouldn't have if they were still there. But what about the women still living in Lebanon and Syria?

Iman al Ebraheem lives in Aleppo in a rather conservative community and her freedoms are limited. A poet, a few years ago she started work on a very private photographic project, photographing herself in her room. She is her own subject, but we never see her face in these self-portraits, for she takes care to hide it. The body, which remains clothed, is presented in an erotically inviting and expectant position: "Because, in a social context, it is not easy to be oneself and show oneself as one is, photography allows me to discover an unknown part of myself." Eman's photos capture something of her soul, her dreams and her sensuality, which otherwise remain withdrawn. They are an exploration of her emotions and desires. The frame is narrow, the space closed: these are the only conditions in which she can express a desire for freedom. But this body divided between the half-shadow and the glaring light of a lamp, this body that holds in what it wants to show, exudes modesty and reticence. It is the ultimate expression of solitude, of isolation.

Over there

This is all worlds away from the tradition of "undress" engendered by the erotic lingerie industry in Syria. These models, which give expression to popular fantasies and expressions about female sexuality, some of them inspired by the West, are made not only for export but are also for sale in shops in the historical center of Damascus that sell Islamic veils and items for the wedding chests of future brides, who go there veiled in accordance with "Islamic law." These young women wear naughty or extravagant underwear in the privacy of the marital bedroom, where, for the space of a night, they create an erotic situation by giving their own performance. Iman al Ebraheem does not conform with this erotic norm" which "materializes" the metaphors of amorous and erotic language.

Lebanese religion and society are not so different from their Syrian neighbors. However, it has been possible to create a space for freedom, partly as a result of (or thanks to?) the civil war, which has certainly made communities withdraw into themselves and also, where the generations born during or after the conflict are concerned, helped shake up certain taboos. Sometimes, this desire to destroy taboos has given rise to an artistic form of expression that is more contestatory than creative. In March 2007, *Erotika*, an exhibition of neo-Pop paintings by two Lebanese women, Nayla Karam and Maria Sarkis, at the Surface Libre gallery (in the Christian suburb of Beirut, please note!), dealt with such themes as homosexuality, fetishism



NINAR ESBER. «Deux fois Deux». 2006. Installation vidéo-performance. 2 vidéos "plan large". 2 vidéos "plan serré". (Court. de l'artiste). "Two Times Two." Video installation/performance



LAMIA ZIADÉ. «Great Syrian Nude». 2007. Feutre et tissu, commande de la Maison des cultures du monde pour l'exposition «Sexy Souks», Paris, 2007. (Court. de l'artiste). Felt and fabric. Commissioned by the MCC

Vivant à Beyrouth, Nadine Touma a choisi non pas de travailler sur la mémoire de la guerre, contrairement à la majorité des jeunes artistes de sa génération, mais sur la culture populaire et la mémoire du corps, de voir comment les événements et les idées «marquent» le corps, comment celui-ci évolue. Lors de ses voyages en Égypte, elle a enregistré tout ce que les hommes lui disaient dans la rue, afin de réaliser une installation sonore présentée dans le cadre de l'exposition *Love Affairs* en 2003.

Nadine Touma touche à l'intime révélé dans l'espace public. Il s'agit de phrases susurrées par des inconnus, des compliments au vocabulaire souvent cru : «*Un bonjour avec les fleurs, et un bonsoir avec le jasmin, la crème de lait ondule de gauche à droite*», «*Allah ! La lune marche sur la terre*», «*Toute cette belle viande, j'aimerais tant en être le boucher*», «*Je souhaite tellement être ton ice cream*». Toute femme est confrontée à ce registre de réflexions, très souvent vulgaires et crues, qui

l'offusquent en apparence, mais flattent son ego en secret et atteignent par la parole, dans la rue, ce domaine de la sexualité et de l'érotisme qui est réservé à un cadre strictement délimité par la loi. Avec *Bint ayleh* (Fille de bonne famille), une vidéo sur les prostituées de la rue Hamra, à Beyrouth, dans laquelle elles racontent leur histoire et leur parcours, Nadine Touma pointe la capacité des femmes à retourner en leur faveur les limites dans lesquelles elles sont contenues, serait-ce l'espace d'une nuit. Elle filme notamment des jeunes filles qui, pour trois cents dollars, se font reconstituer l'hymen, pour ensuite se vendre en tant que vierges, entre dix mille et vingt mille dollars la nuit. Que ce soit dans son installation sonore ou dans *Bint ayleh*, la sexualité féminine telle que la met en avant Touma est déterminée, façonnée par une image archétypale de la femme qui lui est renvoyée par le miroir de l'homme. Nous sommes encore dans le harem et dans *les Mille et Une Nuits*. Chacune de ces jeunes femmes est une Schéhérazade à sa manière, racontant une histoire, le temps d'une nuit, afin de survivre, mais pour combien de temps ? La chirurgie plastique devient au Moyen-Orient un phénomène de masse, une sorte de «rite de passage», comme dirait Nadine Touma. Toutes les adolescentes ne rêvent que de ressembler à Haïfa Wehbé, jeune chanteuse de variétés libanaise, icône régionale de la beauté et symbole oriental du *sex appeal*. Passage obligé : après la rhinoplastie, les nez de ces jeunes dames sont tous identiques. Qu'à cela ne tienne ! Nadine Touma réalise une centaine de nez en marzipan (pâte d'amande) qu'elle dispose dans une grande boîte en plexiglas. Installée sur une camionnette qui circule dans les rues de Beyrouth, elle appelle, mégaphone en main, à la défense de la diversité des nez, procédant à plusieurs arrêts pour raconter aux passants l'histoire de ces nez, lesquels seront dégustés par la suite.

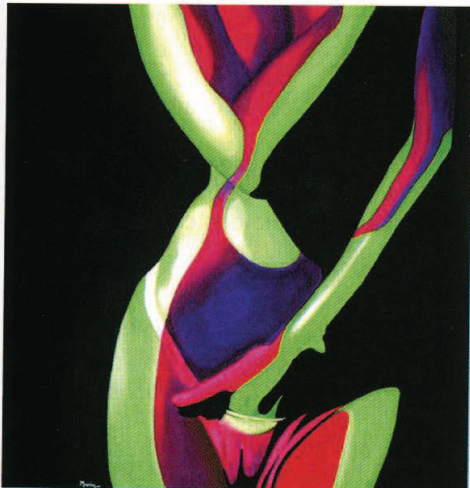
Les «exilés»

Vivant en Occident, Ghada Amer, Lamia Ziadé, Laila Muraywid, Ninar Esber sont en rupture avec ce monde de l'exclusion. Pourtant, leur travail porte toujours les stigmates d'une histoire particulière.

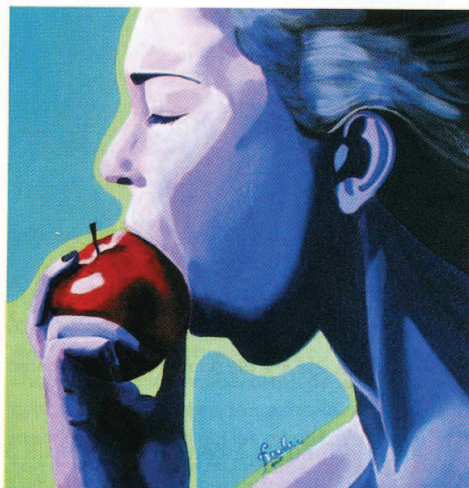
Ghada Amer (née en Égypte, vit et travaille à New York) joue le «dévoilement-camouflage». La représentation du corps dans son œuvre est érotique, certes, mais c'est aussi un travail sur le jeu du visible et de l'invisible, le social et l'intime, sur la copie et le travail manuel (broderie), d'une part ; la projection de l'histoire de ce corps, d'autre part. Ce double jeu concret qui reproduit la vie des femmes, enfermant les scènes répétées et les gestes limités, explose, créant un halo mystérieux. Ghada brode des cocons de rêves pour révéler des vies toutes tracées d'avance. Elle y inscrit le



LAMIA ZIADÉ. «Le Bouquet». 2006. Tissus et fils. 97 x 150 cm. (Court. de l'artiste)
 "The Bouquet." Fabric and threads



MARIA SARKIS. «Auto Erotism 1». Huile sur toile. 80 x 80 cm. (Court. galerie Surface Libre, Jal el Dib, Liban). Oil on canvas



NAYLA KARAM. «Craving». Acrylique sur toile. 70 x 60 cm. (Court. Galerie Surface Libre, Jal el Dib, Liban). Acrylic on canvas

and masturbation, thus challenging the mores of a sexually still very inhibited and "hypocritical" society. In one of the works, *Auto Erotism*, in shades of green and red, a headless woman caresses herself, her hand down her panties. No face, no image of the genitalia: what counts is the action. But this is only the beginning of these artists' respective careers, and only distance and mature thought can take them beyond this provocative and admittedly noteworthy gesture to genuinely creative work.

Unlike most other young artists of her generation in Beirut, Nadine Touma has chosen not to work on the memory of the war, but on popular culture and the memory of the body. She is

interested in the way in which events and ideas "mark" the body, and the way in which the body itself evolves. When traveling in Egypt, she recorded everything that men said to her in the street in order to make a sound installation that she presented in the exhibition *Love Affairs* in 2003. She was thus revealing the glimpsed privacy of the often crude sexual compliments made to her in public space: "Good day with flowers, good evening with jasmine, the cream goes in waves from left to right." "Allah! The moon is walking on the earth." "All that lovely meat, I'd so love to be the butcher." "I do so want to be your ice cream." Every woman is confronted with these kinds of remarks that offend her

on the surface but secretly flatter her ego and verbally insinuate themselves into that domain of sexuality and eroticism that is confined to a strictly limited setting by the law. With *Bint ayleh* (Girl from a Good Family), a video about the prostitutes in Hamra Street, Beirut, in which they talk about their lives and backgrounds, Touma reveals women's capacity to turn to their advantage the limits in which they are contained, if only for the space of a night. She films young girls who, for three hundred dollars, go and have their hymen sewn back, so that they can then sell themselves as virgins for between ten and twenty thousand dollars a night. Whether in the sound installation or in *Bint ayleh*, the kind of feminine sexuality shown by Touma is determined and shaped by an archetypal image of woman that women see in the mirror of man's gaze. We are still in the harem of *A Thousand and One Nights*. Each of these young women is, in her way, a Scheherazade, who spends her night telling a story in order to survive. But for how much longer?

Plastic surgery has become a mass phenomenon in the Middle East, a kind of "rite of passage," as Touma would put it. All the teenage girls dream of looking like Haifa Wehbé, a young Lebanese pop singer, a regional icon of beauty and Oriental sex symbol. After the obligatory rhinoplasty, all these young ladies have identical noses. Too bad, says Touma, who made a hundred noses out of marzipan and displayed them in a big Plexiglas box, which she then hawked around Beirut in a truck, haranguing passers-by through a bullhorn about the importance of nasal diversity, and making regular stops to tell people about the history of her noses, which they were then allowed to eat.

The "exiles"

Living in the West, Ghada Amer, Lamia Ziadé, Laila Muraywid and Ninar Esber have broken with this world of exclusion. Even so, their work still bears the stigmata of their particular backgrounds.

Now living and working in New York, Ghada Amer was born in Egypt. She explores the ambiguous relation between unveiling and camouflage. While the representation of the body in her work is certainly erotic, that work is also about the visible and the invisible, the social and the private, about copying and manual work (embroidery) on one side, and about the projection of the body's history on the other. This dual play on women's lives, enclosing repeated scenes and limited gestures, explodes here, creating a mysterious aura. Ghada embroiders cocoons of dreams in order to reveal the pre-programmed nature of these lives. She threads in the private dream that weaves through the colorful haze of the floating stitches: behind the indecision appears a stifled desire.

In *Les Ombres plus profondes que le sang*



GHADA AMER. «Charming Prince». 2003. Acrylique, broderie sur toile. 213,4 x 182,9 cm. (Court. Gagolian Gallery, New York). Acrylic, embroidery and gel medium on canvas

rève intime qui se faufile à travers le brouillard coloré des fils flottants : derrière l'indécis transparait le désir étouffé.

Dans *les Ombres plus profondes que le sang* (installation de photographies argentiques, 2007), son travail le plus récent, Laila Muraywid (née en Syrie, vit et travaille à Paris) met en scène des femmes dans des poses et des situations qui pourraient évoquer des photos de mannequins présentant des bijoux pour magazines féminins de luxe. Ses femmes nues et enveloppées de mousselines posent placidement. Laila Muraywid cadre de préférence les visages et les bustes. Au-delà du clair-obscur classique, elle travaille les ombres projetées qui deviennent un personnage au-delà de la figure. Cette sensation de l'au-delà, de ce qui est «derrière la vie», de l'autre côté de la vie, ressort dans les regards. Les masques que Laila réalise en résine et émail, et qu'elle fait porter à ses modèles, figent les expressions, la nudité flirte avec la mort.

Lamia Ziadé (née au Liban, vit et travaille à Paris) démystifie l'espace intime. Ses peintures et collages érotiques font éclater le domaine du caché, qu'elle expose aux regards. Elle franchit le seuil de l'interdit en «banalisant» cet espace intime. Elle revendique l'espace ouvert pour les intimités du corps féminin, non sans humour et même sarcasme. L'identité féminine est ici complètement érotisée et affranchie. Dans *Great Syrian Nude* (1), ce ne sont pas le sexe de la femme ni ses seins pointant à travers le tchador noir qui captent le regard, mais ses bras croisés, une main aux ongles vernis de rouge, relevée, tenant élégamment une cigarette, le regard toisant le spectateur. Pouvoir du féminin qui fait tellement peur aux hommes.

Par ses performances et ses vidéos, Ninar Esber (née au Liban, vit à Paris) place son propre corps dans un espace public, défiant toute l'histoire de l'espace interdit et du corps caché. L'érotique fait partie de son travail sans

en être un aspect exclusif. C'est le rythme de son corps qu'elle cherche à communiquer, à imposer. Dans ses performances, ce corps reformule l'espace, impose un rythme, une fonction nouvelle, un contour différent. Perchée sur le sommet d'un gratte-ciel, cherchant une conjugaison de l'intime et de l'espace grandiose, elle prend plaisir à sculpter l'espace. Quant à sa position vis-à-vis du masculin, c'est le désir actif qui se révèle dans ses vidéos et certaines de ses performances. Elle inverse la relation traditionnelle de l'homme et de la femme : dans *À mon seul désir* (vidéo, 2000), c'est elle, la femme, qui «assaille» le corps de l'homme. Elle aborde les mythes masculins et les symboles de la phobie du féminin. Dans *Samaan* (vidéo, 2000), la femme, toute en séduction, ramène le symbole de la misogynie à l'état initial : elle l'absorbe sous ses jupes/voiles.

Dans sa performance *Quatre-vingt-dix-neuf noms du délicieux*, Ninar Esber augmente d'expressions de son choix la liste des 43 termes utilisés dans la littérature érotique arabe pour désigner le sexe de la femme, pour parvenir à une liste de quatre-vingt-dix-neuf mots, reprenant ainsi à son compte la manière dont la littérature arabe aime établir de longues listes de substantifs et attributs faisant référence au même signifié (par exemple, les cinquante mots qui décrivent l'état amoureux, ou les quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu).

Dans *De la guerre* (vidéo, 2007) [2], Ninar Esber fait s'affronter de manière allègrement burlesque et ludique des culottes «made in Syria» et des phallus manipulés comme des marionnettes, et auxquels elle fait dire des passages des écrits sur la stratégie de la guerre de Karl von Clausewitz et Sun Tzu ; elle fait ainsi revivre la guerre des sexes. Mais c'est surtout dans le livre *Conversations avec mon père...* (en collaboration avec Adonis, Seuil, 2006) qu'elle évoque clairement son identité sexuelle rebelle à tous les stéréotypes, et surtout opposée à toutes les valeurs véhiculées par l'islam.

Un espace de respiration

Et c'est à l'islam que l'on revient toujours. Qu'attendent les musulmans des femmes ? Mais, surtout, qu'attend l'Occident des femmes musulmanes ? Le fantasme du harem plane des deux côtés de la Méditerranée. Mais c'est ailleurs qu'il faut porter le regard : le Moyen-Orient bouge, change, rattrapé par le virus du développement technologique et de la révolution de l'Internet, qui fait dire à deux cheikhs yéménites l'urgence d'interdire aux femmes de surfer seules, sans la compagnie d'un homme. Internet, où des sites pour rencontrer «des filles arabes, des femmes arabes, des filles musulmanes, des femmes musulmanes»

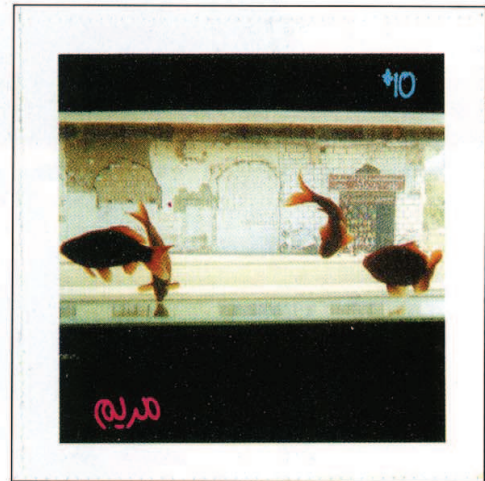
(Shadows Deeper than Blood, an installation with silver gelatin photographs, 2007), the Syrian-born and Paris-based Laila Muraywid presents women in poses and situations that bring to mind models exhibiting jewels for glossy women's magazines. Her naked women wrapped in chiffon pose placidly. Muraywid tends to home in on faces and busts. Going beyond classical chiaroscuro, she works on the cast shadows, turning them into characters, doubles of the figure. This sensation of something beyond, something "behind life," is also manifest in the expressions. Muraywid makes her models wear masks that she makes in resin and enamel, masks that freeze the emotions. Nudity flirts with death.

Also based in Paris, the Lebanese-born Lamia Ziadé demystifies private space. Her paintings and erotic collages break open the world of the hidden and exhibit it to the gaze. She crosses the threshold of the forbidden by "banalizing" this private space. Not without humor and sarcasm, she lays claim to an open space for the intimacies of the female body. In her work, female identity is completely eroticized and liberated. In *Great Syrian Nude* (1) it is not the woman's sex or her breasts pointing through the black chador that draw the gaze, but her crossed arms, the red nail varnish on the raised hand that elegantly holds a cigarette, and the eyes boldly looking the beholder up and down: female power, which frightens men so badly.

Intimate and grandiose

Another Lebanese Parisian, Ninar Esber produces performances and videos in which she places her own body in public space, defying the whole history of forbidden spaces and hidden bodies. Eroticism is part of her work but far from its be-all and end-all. What she is trying to communicate and affirm is the rhythm of her own body. In her performances, her body reformulates space, imposes a rhythm, a new function, a different contour. Perched on top of a skyscraper, seeking out a conjunction of the intimate and the grandiose, she takes pleasure in sculpting space. As for her position with regard to the masculine, what is revealed in her videos and some of her performances is active desire. She reverses the traditional relation of man to woman. In the video *À mon seul désir* (By My Sole Desire, 2000), it is she, the woman, who "assails" the man's body. In her videos she deals with masculine myths and the fear of the feminine. In *Samaan* (video, 2000), the extremely seductive woman takes the symbol of misogyny back to its initial state, by absorbing it under her skirt/veils.

In her performance *Quatre-vingt-dix-neuf noms du délicieux* (99 Names of the Delicious), Esber augments the 43 expressions used in Arabian erotic literature for a woman's sex with expressions of her choice, ending up with a list of 99



NADINE TOUMA. «Avec ou sans ?» (Court. de l'artiste). "With or Without"

«Ce livret est constitué de huit timbres à lécher et coller et fait partie d'une installation incluant sculptures, vidéo et bandes audio. Il est intitulé : "Avec ou sans ?" : Avec ou sans amour ; Avec ou sans pénétration ; Avec ou sans préservatif ; Avec ou sans baiser ; Avec ou sans tout. Ces questions sont assez fréquentes chez les prostituées libanaises de la rue Hamra avec lesquelles j'ai passé plus de trois mois. Parmi les quarante interviewées, j'en ai choisi sept. Je leur ai donné des appareils jetables en leur demandant de prendre des photos qui les montrent sans qu'on puisse les voir, des autoportraits sans leurs visages, leur histoire en photo. De ces photos, j'ai choisi celles que j'ai trouvées les plus touchantes, les plus belles, les plus drôles : Carole a pris une vingtaine de photos de portes de bar à prostituées à Hamra. C'est une prostituée de rue et elle déteste les endroits fermés et les bars. Fatima : son rêve c'est d'avoir un chandelier en cristal dans sa petite chambre de 3 m². Elle a pris des photos de chandeliers. Maryam : les aquariums de poissons, car elle dit qu'elle se sent comme un poisson dans un aquarium toujours rêvant de la mer. Oum Samir, celle qui aime coucher avec des routiers dans leurs camions, a photographié beaucoup de camions. Ces photos ont été converties en timbres et insérées dans un petit livret qui était distribué à tous les visiteurs de l'exposition.

"This booklet is made up of eight adhesive-backed stamps and is part of an installation that includes sculptures, videos and audio recordings. It is entitled "With or Without?": with or without love, with or without penetration, with or without a condom, with or without screwing, with or without everything? These questions come up fairly regularly with the Lebanese prostitutes with whom I spent more than three months. I chose seven out of the forty interviewees. I gave them disposable cameras and asked them to take photos that are about them but do not show them—self-portraits without their faces, their story in photos. Carole took about twenty shots of the doors of hooker bars in Hamra. She's a streetwalker and hates closed places and bars. Fatima: her dream is to have a crystal chandelier in her little 3-by-2-meter room. She took photos of chandeliers. Maryam: aquariums full of fish, because she says she feels like a fish in an aquarium, always dreaming of the sea. Oum Samir, the one who likes to sleep with truck drivers in their trucks, photographed lots of trucks. These photos were converted into stamps and inserted into a little booklet that was given to visitors to the exhibition."



IMAN AL IBRAHEEM. Sans Titre. 2006. Photographies couleur. (Court. de l'artiste)
 Untitled. Color photographs

(Arabs4Dating.com) fleurissent. Internet, où s'inscrivent tous les délires et toutes les fatwas, est aussi un espace de respiration et de détournement, comme avec cette pseudo-fatwa de la courgette (3) sur islameyat.com. Internet, espace où l'image, le texte, les fantasmes et la réalité se retrouvent unis, à la portée de tous. À suivre donc... ■

(1) Œuvre réalisée pour *Sexy Souks* (cf. *art press* n°332, mars 2007), une exposition conçue et organisée au Point éphémère (Paris) par la Maison des cultures du monde en mars 2007, dans le cadre du 10^e Festival de l'imaginaire.
 (2) *Ibid.*

(3) Ndlr : Fausse fatwa interdisant aux musulmanes l'usage détourné de la courgette, au profit de la banane ou du concombre.

Arwad Esber est directrice de la Maison des cultures du monde depuis octobre 2007. Avant de rejoindre cette institution culturelle parisienne en 1995, elle a été journaliste free lance pour la presse arabe. Pour la Revue internationale de l'imaginaire, elle a édité le Liban second, un ouvrage collectif autour de la culture libanaise de l'après-guerre. Elle a récemment participé à la rédaction de Festival de l'imaginaire (Actes Sud, 2007) en signant un article sur les rituels de guérison. Elle était commissaire de l'exposition Sexy Souks (Paris, 2007).

words, thereby offering her own take on the way Arab literature draws up long lists of substantives and attributes referring to the same signified (for example, the 50 words describing the amorous state, or the 99 attributes of God). In the video *De la guerre* (On War, video, 2007 [2]), Esber joyously, playfully throws together a burlesque mix of "made in Syria" panties and phalluses which she moves around like puppets, and which she has speaking passages on military strategy by Clausewitz and Sun Tzu. But it is in the book *Conversations avec mon père...* (Conversations with My Father, Seuil, 2006) that she most clearly evokes her sexual identity, which rebels against sexual stereotypes, and above all, against all the values carried by Islam.

A breathing space

And so, as always, it comes back to Islam. What do Muslims expect from women? Above all, what does the West expect from Muslim women? The fantasy of the harem hangs over both sides of the Mediterranean. But we should be looking elsewhere: the Middle East is moving, has caught the virus of technological development and the Internet revolution, prompting two Yemeni sheikhs to speak of the urgent need to keep women from surfing alone, without a male chaperone. Internet, where sites on which you can "Meet & Date Beautiful Arab Girls & Arab Women" (Arabs4Dating.com) are mushrooming. Internet, forum for all kinds of raving and fatwas, is also a breathing space, a space for appropriation, as in the spoof "zucchini fatwas" on islameyat.com.(3) Internet, a space where image, text, fantasies and reality come together, and are accessible to all. To be continued... ■

Translation, C. Penwarden

(1) Work made for *Sexy Souks*, an exhibition conceived and put on at the Point éphémère (Paris) by the Maison des Cultures du Monde in March 2007 as part of the 10th Festival de l'imaginaire.

(2) *Ibid.*

(3) This false fatwa prohibits Muslims from making perverted use of zucchini, and exhorts them to use bananas and cucumbers instead.

In October 2007 Arwad Esber was made director of the Maison des Cultures du Monde in Paris, where she has worked since 1995. Before that she worked as a freelance journalist for Arab newspapers. For the Revue Internationale de l'imaginaire she edited Le Liban second, about Lebanese culture in the postwar years. In 2007 she contributed an article on healing rituals to Festival de l'imaginaire (Actes Sud) and curated the exhibition Sexy Souks (Paris, 2007).

Signalons également : *Orients sans frontières : de Beyrouth à Pékin, sur les traces de la Croisière Jaune*, espace Louis-Vuitton, Paris, du 8 février au 27 avril 2008.